

Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU

du

JOURNAL,

Rue 25 Mai No. 67.

HONNEUR ET PATRIE!

PRIX

de

L'ABONNEMENT

3 patacons par mois.

Le PATRIOTE paraît tous les jours, le lundi excepté. On s'inscrit au bureau du PATRIOTE, où on recevra les annonces, lettres et avis, depuis 10 heures du matin jusqu'à 4 heures du soir. Les lettres et paquets doivent être adressés FRANCO.

ALMANACH FRANÇAIS.

Judi 27. — Entrée à Grenade (Espagne), par le général Molitor, 1823.

MONTEVIDEO. SIMPLE QUESTION.

A. M. LE VICE-AMIRAL MASSIEU DE CLERVAL.

La mort de nos deux compatriotes, châtés éventrés et égorgés par l'ordre d'Oribe, est-elle vengée?

A demain la continuation de l'article sur ROSAS.

POLITIQUE ANGLAISE.

Nous traduisons du National la pièce suivante, publiée, lorsque le général Oribe a dernièrement, de sa pleine autorité, institué un port au Buzo.

CONSULAT GENERAL BRITANNIQUE.
Montevideo, 15 juillet 1843.

"Le soussigné consul général intérimaire de S. M. B., a l'honneur d'accuser reçu de la circulaire adressée à lui, le 13 courant, par S. E. M. le ministre des affaires étrangères de la République Orientale, relative au récent décret ou avis publié par le général Oribe, commandant l'armée de Buenos-Ayres qui assiège actuellement cette capitale, décret ouvrant et instituant comme port, un point de la côte orientale de Montevideo, connu sous la dénomination de Buzo.

FEUILLETON.

MEMOIRES SECRETS SUR LA RESTAURATION.

PREMIER FRAGMENT.

II.

MARIE-LOUISE, DUCHESSE DE PARME.

Austria's mournful flower!

(BYRON.)

(Suite.)

Jamais illusion ne fut plus amèrement dissipée. Huit jeunes gens, la rage dans le cœur, s'armèrent jusqu'aux dents et se jetèrent masqués, durant la nuit, sur le territoire disputé, aux environs de Casal-Maggiore, d'où ils élevèrent l'évêque de Gostale, prélat autrichien et confesseur chéri de Marie-Louise. Au milieu de son diocèse, en plein jour et sur une voiture découverte, le pauvre évêque fut conduit en triomphe à Parme. C'était un otage dont l'approche des troupes du baron Primont rendait le prix incalculable. Bientôt on contraignit l'évêque à faire

"S. E. sollicite du soussigné, au nom du gouvernement de la République Orientale de l'Uruguay, qu'il ne reconnaisse pas ou n'accepte pas l'institution contestable du port de Buzo, et qu'il empêche, par tous les moyens qui sont en son pouvoir, les bâtiments de sa nation de se livrer à aucune espèce de commerce dans le Buzo, dénonçant un semblable trafic comme illegal.

"Le soussigné ne craint pas d'assurer à son excellence qu'il considérera comme un devoir d'éviter à ses concitoyens les peines qu'ils pourraient encourir en se rendant au Buzo dans un but commercial, et que, pour l'éviter plus efficacement, il transmettra copies de la circulaire de S. E. au gouvernement de S. M. et aux ministres britanniques à Rio-Janeiro et à Buenos-Ayres, ainsi qu'au commodore commandant les bâtiments de S. M. dans le Rio de la Plata.

"Le soussigné a l'honneur de saluer S. E. M. le ministre, en l'assurant de son respect et de sa considération toute particulière,

"JUAN POWNALL DALE.

"Consul-général intérimaire de S. M. B.

"A. S. E. M. Santiago Vasquez, etc., etc., etc.
Pour copie conforme,

"A. RODRIGUEZ."

Voilà donc cette réponse si concluante en réponse à la note de M. le ministre de l'intérieur et des affaires étrangères de la République Orientale! Au premier abord, et, dans notre jeune candeur, nous avions pris au sérieux la première édition qui fut publiée dans le National; cette nouvelle édition rectifiée nous

part de sa captivité burlesque à la duchesse dans une lettre écrite de sa main où il la suppliait d'épargner les prisonniers du combat de Finzenzola, parce que sa propre vie répondait à Parme de leur salut. Marie-Louise était fort attachée à son confesseur. Malgré les remontrances des chefs militaires, elle fit relâcher les prisonniers et on lui renvoya l'évêque. Mais à peine le prélat fut-il en liberté qu'on le fit prouver sa gratitude à Marie-Louise en revenant avec la cour à Parme, il franchit au contraire les Alpes, ne s'arrêta pas qu'il n'eût touché le territoire de la vieille Autriche, et les prières de la duchesse furent impuissantes sur son âme épouvantée.

Le 20 mars, au point du jour, l'infanterie autrichienne détachée en deux colonnes, se présenta aux deux principales portes de Parme. On ne pouvait faire aucune résistance; l'ennemi entra dans la ville l'arme au bras. Marie-Louise ne tarda pas à le suivre: sa réapparition se fit dans une entière solitude, au milieu du plus morne silence. Toutes les boutiques étaient fermées. Au théâtre, les courtisanes criaient à plusieurs reprises: Vive Marie-Louise! mais pas une voix ne leur répondit. La duchesse se renferma dans son palais; elle ne semblait occupée que

éclairer, et nous nous en emparons, comme nous en avons le droit.

Lorsque le général Oribe institua un port au Buzo, le gouvernement de la République Orientale devait naturellement adresser aux agents étrangers résidant auprès de lui, une circulaire demandant que cette institution ne fut pas reconnue par eux. Cette circulaire a été adressée; elle devait l'être.

Nous avons sous nos yeux la réponse officielle de M. le consul général intérimaire de S. M. B. à Montevideo.

Nous avouerons que cette réponse ne brille ni par la précision ni par la clarté; pour prouver notre assertion, il suffit de nous reporter aux termes mêmes dans lesquels elle est conçue. Voici la phrase principale, la substance de cette réponse: **LE SOUSSIGNE CONSIDERERA COMME UN DEVOIR D'ÉVITER À SES CONCITOYENS LES PEINES QU'ILS POURRAIENT ENCOURIR EN SE RENDANT AU BUZO DANS UN BUT COMMERCIAL, ETC.**

D'où peuvent provenir les peines que M. Juan Pownall Dale craint pour ses compatriotes? De deux parts: 1^o du gouvernement anglais; 2^o du gouvernement oriental.

Or les lois anglaises accordent aux sujets britanniques, relativement au commerce maritime, une liberté commerciale illimitée, sauf pour la traite des noirs. Ce seul fait prouve que le gouvernement anglais n'inquiétera aucunement les sujets britanniques dont les bâtiments chargeraient au Buzo.

Le gouvernement oriental, lui, a le droit de punir les sujets de toute nation qui feraient

du soin de châtier les rebelles. La plus grande partie avait daigné de faire. Ils furent traduits devant les tribunaux ordinaires et jugés d'après les lois en vigueur. Ce qu'il y eut de remarquable dans ce procès, c'est que les accusés ne cherchèrent pas un seul instant à se défendre et que les accusateurs ne songèrent jamais à invoquer des mesures exceptionnelles. Marie-Louise, toutes opinions réservées, est une âme bienveillante: elle donna une amnistie, dont même et un insurgé cependant ne purent obtenir le bénéfice, parce qu'ils étaient personnellement antipathiques à la souveraine. La souveraine pardonna cependant, mais la femme se vengeait.

Cette clémence, quoique imparfaite, était louable vis-à-vis des stupides réactions de Modène et de Rome. Corrigée par le malheur, la duchesse diminua le nombre de ses officiers, entreprit des travaux utiles, bâtit deux ponts magnifiques sur le Taro et sur la Trebbia, et enfin paya ses dettes! Toutefois, la rancune populaire n'était point éteinte. Un de ses ministres favoris fut poignardé en plein midi dans le quartier le plus fréquenté de la ville. Des rixes journalières s'élevaient entre les Autrichiens et les Italiens. Les fûts du ciel même, les tremblements de ter-

commerce, sur son territoire, dans un port qu'il ne reconnaît pas. Mais quelles ressources possède-t-il sur mer pour assurer l'exécution de cette punition? Et, possédait-il sur mer des ressources suffisantes, courrait-il le risque de blesser ouvertement l'orgueil national des Anglais, lorsqu'il a fondé des espérances légitimes sur M. le commodore Purvis?

Les peines que craint M. le consul-général de S. M. B. sont donc complètement imaginaires. Sous ce point de vue, M. Juan Pownall Dale peut assurer HARDIMENT, comme il le dit, qu'il considérera comme un devoir d'en préserver ses compatriotes.

Au résumé, cet honorable agent anglais ne peut pas reconnaître l'institution légale du Buséo comme port, puisque le général Oribe n'est pas reconnu comme président par son gouvernement; voilà ce qu'il pouvait, ce qu'il devait déclarer simplement. Mais parler, comme il l'a fait, des peines qui pourraient frapper ses compatriotes, commerçant au port de Buséo, parler de sa sollicitude pour les en préserver; c'est, qu'on nous passe l'expression, faire beaucoup de bruit pour rien; c'est du charlatanisme politique.

J'aime mieux le silence de M. Pichon que cette réponse ambiguë; il est plus franc, il est plus clair.

Cette réponse officielle n'est pas, au reste, un fait isolé et personnel; ce n'est qu'un exemple de la politique constamment suivie par le gouvernement anglais. L'apparence de ses promesses est toujours magnifique; au fond, c'est le néant. Que de pays nous rencontrons, et parmi les plus civilisés, où il est permis d'en dire autant de bien des promesses ministérielles!

A. DELACOUR

Aujourd'hui, 27 juillet, pour revivifier dans le cœur de nos compatriotes le souvenir toujours vivant de notre révolution, nous publions la pièce suivante publiée en 1831 par un homme alors pur, qui depuis... nous nous contenterons de ne pas rappeler son nom.

L'ANNIVERSAIRE DES TROIS JOURS.

Paris était sanglant et libre: pour des frères
Le peuple improvisait des couches funéraires,
On respirait partout une odeur d'abattoir,
Parfum que la victoire évapore le soir:

re, la famine, le choléra-morbus, signalèrent désormais son règne. La Providence fut encore plus impitoyable: elle lui envoya cette mort si prématurée du duc de Reichstadt!

Marie-Louise avait eu des enfants de son second mariage, et on pouvait raisonnablement supposer que cette famille partageait ses sympathies maternelles avec le fils de Napoléon. La correspondance secrète qui passe pour avoir existé entre le duc de Reichstadt et le prince Louis-Napoléon, après l'insurrection de 1831, n'était pas un fait de nature à réchauffer les affections de la duchesse de Parme. Quoi qu'il en soit, les approches de la mort douloureuse dont Schœnbrunn fut le théâtre l'évoquèrent singulièrement. Appelée à Vienne par les lettres pressantes de l'archiduchesse Sophie, elle partit en toute hâte. Une grave maladie la retint à Trieste, où le deuil empreint déjà sur la figure de l'empereur François, qui s'y trouvait à son passage, ne la prépara que trop aux scènes pénibles de la séparation éternelle. Marie-Louise arriva le 24 juin 1832 à Schœnbrunn, dans ce palais où elle avait épousé Napoléon, où elle avait aimé Neipperg, où elle venait fermer les yeux au roi de Rome!

Co qui nous surprend, c'est que l'organisation physique

Le vieux Louvre baignait ses pieds dans le carnage;
La tour de l'Auxerrois, d'oïtro du moyen âge,
Où Charles IX venait oublier ses remords,
Sur ce tableau de deuil versait le glas des morts.
Chose étonnante à voir! à Paris! à cette heure,
Où tout pavé frémit sous un char qui l'effleure,
Rien, rien, ni bruit d'essieux, ni fracas de chevaux;
Seulement on voyait courir vers les caveaux
Le char du boulanger, qui, faisant sa tournée,
Apportait à la mort son horrible fourme.
O que de pleurs alors! et la foule à genoux
Dissit: " Nobles enfants, vous êtes morts pour nous;
Vos yeux, en se fermant à la douce lumière,
De la liberté sainte ont vu l'aube première:
Ce jour, qu'à son lever vous avez applaudi,
Arrivera sans vous à son brillant midi;
Vous ne la verrez pas dans sa robe de fête
Cette France d'azur que vous nous avez faite;
Vous ne la verrez pas, avec ces jours si beaux,
Cette ère de bonheur qui part de vos tombeaux;
O, quand, à pareil soir, l'astre qui nous protège
Viendra nous réunir au funèbre cortège;
Quand, après douze mois, juillet resplendissant
Ramenéera ce jour où coula votre sang,
Quel nouveau deuil pour nous dans cet anniversaire!
Vous ne pourrez percer le tombeau qui vous serre,
Et mêlés avec nous, sur le même chemin
Fêter la grande époque, une palme à la main!"
Ainsi parlait le peuple; et sous la froide voûte
Un prêtre prodiguait l'eau sainte de l'absoute.
Nous étions à genoux: sur les cadavres chauds
Nos larmes se mêlaient avec la vive chaux.
Le drapeau saint livrait sa flamme toute neuve
Aux baisers de nos fils, à la brisé du fleuve,
Et le soleil, perçant l'arcade du milieu,
Semblait glisser aux morts un éternel adieu.

Heureux, trois fois heureux ceux que la terre couvre!
Heureux les morts tombés sur les gazons du Louvre!
Ceux qui, bravant trois jours le choc universel,
Vinrent le dernier soir tomber au Carrousel!
Heureux ceux, qui, des nuits comptant la longue trêve,
Ont livré leur sang pur aux bourreaux de la Grève,
Ou sur l'ange brisé du quartier de Rohan!
Heureux ceux que porta la Seine à l'Océan!
Ils se sont endormis, dans un rêve illusoire,
Ils sont morts embaumés d'espérance et de gloire,
Et la sérénité de leurs regards éteints
A prédit à leurs fils de merveilleux destins.

Allez, peut-être un jour que le destin nous garde,
Nous reparaitrons tous avec notre cocarde;
Les proscriptions d'aujourd'hui marcheront aux convois;
Les morts tressailleraient à l'appel de nos voix;
Alors, à notre tour, acteurs d'un nouveau drame,
Nous improviserons des fêtes sans programme;

d'une femme ait résisté à ce triple serdeau de sa vie. L'en-
treuve fut moins déchirante qu'on ne l'avait pensé, parce
que le duc de Reichstadt était déjà trop affaibli pour que
cette occasion l'ébranlât beaucoup. Quand il expira, le 23
juillet, Marie-Louise n'était pas dans la chambre mortuaire.
Elle n'arriva que pour entendre: *Ma mère! ma mère!*
et, soit que ce fût pour l'ex-impératrice une cause de re-
mords, soit que réellement la malheureuse femme succom-
bit à tant d'émotions contraires, elle tomba sur ses ge-
noux à l'entrée de la chambre. On l'emporta au château
de Persenberg.

Marie-Louise fut l'héritière de son fils pour une fortune
d'un million de florins de revenu. Elle ne reprut à Vienne
que trois ans plus tard pour une autre séparation, pour la
mort de son père, l'empereur François. Depuis cette épo-
que, il semble que la singulière fatalité qui l'a fait survivre
à toutes les existences intimement mêlées à la sienne ait
comme étonné son âme et brisé son égoïsme. Le peuple
de Parme a lu clairement dans cet esprit orangeux; il lui
pardonne maintenant et, pour ainsi dire, en a pitié. L'un
pleurant sa liberté, et l'autre sur sa vie, se consolent mu-
tuellement avec ces deux ruines désormais inséparables

Nous chanterons en chœur à nos morts endormis
Les cantiques pieux des poètes amis;
Nos fraternelles mains soutiendront les reliques;
Nos drapeaux, promenés sur les places publiques,
Porteront pour blason, sous la garde des lois,
La tête des martyrs, avec leurs os en croix.

BAL DES VOLONTAIRES FRANÇAIS.

En commémoration des glorieuses journées de 1830,
un bal aura lieu, SAMEDI, 29 juillet, au SALON DU
JARDIN. Nos compatriotes ne perdront pas cette occasion
de fêter l'anniversaire du triomphe des lois, et de frater-
niser, au souvenir de l'héroïque dévouement de la popula-
tion parisienne.

Le bal commencera à sept heures précises du soir.

M. Bourgoing dirigera le bal.

Prix d'entrée, demi patacon.

Mardi soir, plusieurs chaloupes ont rapporté du Corso
des légionnaires Italiens qui s'étaient distingués en résistant
vigoureusement à la cavalerie de l'ennemi.

Le gros temps mit en danger les trois chaloupes qui ont
été généreusement et habilement secourues par des em-
barcations de la marine anglaise. Cet acte d'humanité
mérite nos éloges, puisqu'il a été utile aux dignes frères
d'armes des Volontaires Français.

NOUVELLES DU SOIR.

(Bulletin.)

La déroute d'Angel Nuñez est officiellement confirmée.
Le 17 juillet, les divisions Flores, Estibao et Centu-
rion marchèrent sur Nuñez dans la direction du Rosario
et du Cofre; ainsi que l'indiquaient les deux lettres adres-
sées à M. le ministre de la guerre, lettres dont nous avons
publié le résumé exact.

Les braves de l'armée nationale ont abordé les soldats
de Nuñez avec intrépidité; ceux-ci soutinrent deux char-
ges vigoureuses de pied ferme; à la troisième ils furent
enfoncés, mis en fuite ou écrasés.

Les restes de la division Nuñez ont été poursuivis l'es-
pace de sept lieues, tant que le permit la vigueur des che-
vaux; Nuñez fuyait avec deux cavaliers, et le colonel
Centurion ne les perdait pas de vue.

L'ennemi a laissé le champ de bataille couvert de ca-
davres et de blessés. Sa déroute ne pouvait pas être plus
complète.

Le général en chef des armées de la Repu-
blique, don Fructoso Rivera, dans une com-
munication datée du quartier général de la
Florida, le 20 juillet 1843, transmet la corres-
pondance du colonel Flores, datée du Rosario,
18 juillet 1843, renfermant les détails publiés

dans leurs chutes solidaires.

Quand je passai à Salzburg, il y a quelques années, le
propriétaire du *Guthaus*, à l'Archiduc Charles, assez
confortable hôtel de cette ville, entra un matin dans ma
chambre d'un air mystérieux et me pria de descendre pour
une station de quelques minutes sous la voûte de la porte
cochère. C'était en 1836, au mois d'août; la sœur et les
enfants de don Carlos habitaient alors Salzburg, dans une
maison particulière. Je crus d'abord qu'il s'agissait de
l'héritier contesté du trône de toutes les Espagnes.

La garnison entée, cent cinquante hommes environ,
était rangée dans la rue, devant l'hôtel, en grande tenue,
timbours et musique en tête, et chaque soldat avait à son
aïko la branche de bois que les militaires autrichiens,
suivant un usage pittoresque de leur pays, portent dans les
occasions solennelles. Quand je vins me placer sous l'ar-
cade, le passage était rempli d'officiers, tous revêtus de
brillants uniformes. Au bout de peu d'instans, je vis des-
cendre par le grand escalier un homme court et mince, éga-
lement en grand uniforme. A son aspect tout le monde
mit claspé le b. Ce personnage dit aux officiers quelques
mots à voix méthodique et se dirigea vers l'escalier, ou ils

plus haut dans le bulletin sur la défaite officielle d'Angel Nuñez,

— M. le chef politique et de police, en l'honneur de la défaite de Nuñez, ordonne aux habitants de Montevideo d'illuminer cette nuit et d'arborer les bannières nationales.

— M. le chef politique et de police invite à se présenter dans les 48 heures les détenteurs des biens, propriétés, loyers ou rentes des sieurs Saturnino Balparda, Juan Vasquez, Manuel Llamas, Antonio Castro, Antonio Fariña, Pedro Cacharavilla, Antonio Saenz et Evaristo Abollo.

— Le général Oribe est depuis deux jours au lit dangereusement malade; la défaite de Nuñez, son bras droit, paraît être la cause de cette grave indisposition.

FRANCE.

PARIS, 25 AVRIL.

Les péripéties diverses de la lutte que nous soutenons, avec tous les amis du pays, contre les hommes impopulaires qui occupent aujourd'hui le pouvoir en France, ne nous préoccupent pas tellement que nous ne suivions en même temps avec intérêt le mouvement général de la presse étrangère. Nous lui avons toujours su tenir compte des louables efforts qu'elle fait pour contribuer, elle aussi, au triomphe définitif des idées d'ordre, de progrès et de liberté parmi les générations actuelles; et malgré toutes les entraves dont elle est entourée, nous reconnaissons qu'elle réussit encore à nous donner le reflet assez fidèle de ce développement général des intelligences, de ce perfectionnement moral des nations, sujet d'effroi de certains hommes d'état.

En effet, pour qui sait lire les journaux de l'Allemagne, par exemple, il est facile de voir que, en dépit de la censure, il s'accomplit lentement mais irrésistiblement, au sein de la société allemande, un travail intellectuel dont le résultat nécessaire sera de bien faire comprendre aux masses que jusqu'à ce jour elles ont été exploitées au profit de quelques aristocraties, et que le temps approche où il n'y aura plus d'autres gouvernements possibles, au nord comme au midi, aux extrémités comme au centre de l'Europe, que ceux qui auront pour base la satisfaction des intérêts de tous, le respect des droits de chacun. Dans ces assemblées consultatives, dans ces semblants de représentations nationales, à l'aide desquels divers cabinets allemands ont espéré donner le change à l'esprit public, des idées utiles et fécondes finissent toujours, tant bien que mal, par se faire jour; et le pouvoir a beau prendre des précautions minutieuses pour en empêcher la circulation en dehors de l'enceinte privilégiée, l'opinion,

le suivirent avec empressement pour être présentés à la fleur funèbre d'Autriche, à la veuve de Napoléon, à la veuve de Neipperg, à l'ex-impératrice de France, à la duchesse de Parme, à Marie-Louise.

On comprendra que je fusse ému d'une rencontre si fortuite avec une femme qui certainement ne peut manquer d'être, pour l'avenir, l'héroïne de plus d'un roman ou le mauvais génie de plus d'une épopée: le choix dépendra de la patrie du poète. Elle était venue à Salzbourg pour rendre visite à la famille exilée de don Carlos.

L'audience obtenue par les officiers ne fut pas de longue durée, et ils revinrent se poster sous la voûte, où les rejoignit bientôt le personnage en uniforme. Alors, ordre fut donné à la troupe de présenter les armes, et la musique joua. Mon cœur battait.

Il y avait au pied de l'escalier un simple coup d'ore, doublé en soie de la même couleur. La portière était déjà ouverte, et c'était le personnage court et mince qui se tenait respectueusement le bouton. A sa vue, il me fit impossible de ne pas me rappeler que Napoléon avait un jour lui-même à Soissons, en 1810, la portière de la voiture de l'archiduchesse Marie-Louise, et que le général Neip-

perg, aux bords d'Aix, avait également ouvert la portière de la berline de voyage où attendait l'ex-impératrice de France. Un hasard si étrange ne fit regarder ce pauvre homme avec envie. Mais à peine la musique de la garnison avait-elle joué douze mesures qu'un nouveau fonctionnaire, celui-ci de la ville de Salzbourg et vêtu en bourgeois, vint parler, toujours à voix basse, au groupe d'officiers. Sur-le-champ, un contre-ordre fut donné; la musique cessa, et un moment après, ce petit échafaud de l'armée autrichienne était en marche, feintes de bois, tambours, orchestre et tout. Évidemment, les officiers avaient pris sur eux de se rendre galamment à la duchesse de Parme plus d'honneurs que le prince Metternich ne lui en faisait.

Nous avons déjà maintes fois signalé les satisfactions larges données aux idées de progrès matériel par différents cabinets allemands; et nous nous en sommes réjouis avec les populations qui en profitaient, sans jamais nous méprendre sur les véritables causes auxquelles nous devions attribuer les faits qui appelaient nos éloges. Aussi bien notre conviction profonde est-elle que le progrès matériel doit toujours et partout avoir pour infailible résultat le progrès intellectuel, et que les efforts faits pour arriver à l'un aideront nécessairement au développement de l'autre. La misère publique ou individuelle conduit toujours en effet à l'avilissement et à l'esclavage. C'est en nous plaignant à ce point de vue que nous applaudissons sans restriction au mouvement d'idées que nous remarquons depuis quelques jours dans les différents journaux qui nous arrivent de l'Allemagne, et qui les porte à se préoccuper vivement des moyens d'ouvrir et d'assurer de nouveaux débouchés à l'industrie manufacturière de leur pays; mouvement moral auquel nous ne désespérons pas de voir la presse française prendre sa part en ce qui concerne les intérêts de notre commerce national. Il n'y a pas d'exagération à dire que les événements survenus en Chine et les conséquences qu'ils doivent avoir pour le commerce général du monde, n'ont pas excité plus vivement l'attention de la presse britannique que celle de la presse allemande. Les journaux des différents états de la confédération semblent, à cet égard, obéir comme à un mot d'ordre, tant est grande leur ardeur à signaler les ressources que l'Allemagne peut tirer, pour l'écoulement des produits de son industrie, des débouchés que va offrir le commerce de la Chine, commerce destiné, disent-ils, à devenir, dans un avenir plus ou moins rapproché, aussi important que celui que l'Europe fait avec le nouveau monde.

En Prusse, en Autriche, en Saxe, on s'occupe à l'envi de l'organisation de centres d'action assez puissants pour pouvoir lutter contre des nations plus favorisées par leur position géographique et déjà établies d'ailleurs sur le marché chinois. Les cabinets s'ont instamment sollicités d'envoyer dans ces lointains parages des agents diplomatiques et commerciaux chargés d'y défendre et d'y protéger les intérêts nationaux. On comprend qu'à cet égard il n'y a pas de temps à perdre, quand on songe que déjà les Anglais, toujours si prompts à saisir les occasions commerciales et à en profiter, ont organisé entre Londres et Hie dont le céleste empereur leur a fait don sur les côtes de son empire, un service régulier de paquebots pour le transport des marchandises et des voyageurs, et offrant à ces derniers tous les comforts désirables. Vous pouvez voir en ce moment les annonces de ces entreprises de transport en commun figurer dans les immenses colonnes des journaux de Londres côte à côte avec les programmes de chemins de fer ou les prospectus de paquebots entre Douvres et Calais. (La suite au prochain numéro)

Le parut enfin!... Ma bosche murmurait involontairement la phrase de Byron: *She too had been!* [elle aussi avait peché!] mais mon désappointement surpassa ma curiosité. Au lieu d'une fleur poétiquement mélancoliquement inclinée sur sa tige, et ses ébauches encore éclatantes et ponchées, j'aperçus une vieille dame à la figure placide et terne, au regard ennuyé, clair et distrait. Elle avait une robe ou douillette puce, à collet montant, comme les Anglaises, une espèce de soie gris de lin et un immense

—Voici une lettre que le maréchal Soult écrivait le 6 mars 1815, à l'occasion du général d'Erlon, dont il vient de contre-signer la nomination au maréchalat.

A M. le lieutenant-général commandant la 18e division militaire, à Lille.

"Général,

"Je suis informé que le comte Drouot d'Erlon parcourt en ce moment le département du Nord et cherche à embaucher au nom de l'infâme usurpateur Buonaparte, les fidèles soldats du roi légitime. Les odieuses tentatives de cet homme échoueront bien certainement devant le bon esprit et l'inébranlable fidélité des troupes; mais il n'en est pas moins de notre devoir de les déjouer sur-le-champ. Je vous ordonne en conséquence, général, de prendre toutes les mesures nécessaires pour vous assurer, sans retard, de la personne du comte Drouot d'Erlon. Dès que ce misérable sera arrêté, vous le ferez conduire devant un conseil de guerre et vous veillerez à ce qu'il soit fusillé dans les 24 heures."

(Commerce.)

BAVIÈRE.—De la frontière de Russie, 22 mars.—

On apprend, par voie extraordinaire de Saint-Petersbourg, qu'un courrier russe est parti pour Constantinople avec des ordres pour M. de Bontouieff. On lui enjoint de s'expliquer, dans aucun cas, la réponse du Grand-Seigneur à l'empereur de Russie et de rompre avec le gouvernement turc. On lui enjoint également de quitter la capitale, si la Porte insistait pour le choix du nouveau prince de Serbie. L'ambassadeur russe recevrait, en même temps, l'ordre de faire à la Porte deux concessions sur la question de Serbie. Ces concessions prouvent les sentiments pacifiques dont est animé l'empereur Nicolas.

(Journal du Havre.)

MOUVEMENT DU PORT.

Entrées du 26 juillet.

De Maldonado, 5 bâtiments avec détail.

Un brick et 7 petits bâtiments en vue à l'est, de Maldonado.

LE CHEF POLITIQUE ET DE POLICE DU DÉPARTEMENT.

D'accord avec l'autorité supérieure, ordonne :

Art. 1er. On ne délivrera aucune papelette d'exemption, à moins que l'intéressé ne justifie la d'un certificat du chef du corps, dans lequel il sert, et qu'il prouve qu'il est actuellement enrôlé dans les rangs de l'honneur; 2o qu'il est propriétaire d'un établissement sujet à patente; à ce sujet, il devra présenter une complète justification.

Art. 2. Les établissements, qui obtiendront la papelette d'exemption, doivent la placer dans un endroit visible de la rue.

Art. 3. Les établissements des neutres, qui ne sont pas sous les armes, devront placer de la même manière leur patente hebdomadaire.

Art. 4. Ceux qui, ne se trouvant pas au service, obtien-

chale vert. Cette toilette frileuse était en harmonie avec le climat du Tyrol, où Marie-Louise reparessait dans des circonstances et sous un costume qu'assurément elle ne prévoyait pas en 1814. L'ignora si la duchesse de Parme, en quittant Salzbourg, écrasa sous les roues de son coupé olive de nouveaux fanatiques adorateurs de la famille de Lorraine, mais sous la voûte du Gasthaus, il ne se fit entendre aucune exclamation, si ce n'est le jappement du plus microscopique de tous les chiens bichous que Marie-Louise ne perdait pas de vue et dont les caprices préoccupaient les gens de sa suite. Le bichou ne voulait pas entrer dans la voiture; on l'y plaça le premier cependant, et sur la banquette du fond. Puis l'intéressant animal appuya sa museau sur le chéneau de la portière et me regarda fixement avec l'impertinence d'un vieux favori.

Ce chien, qui succédait dans les sympathies actuelles de Marie-Louise à Neipperg, à l'empereur François et qui disputait même le cœur de la duchesse aux souvenirs de son second mariage, ce petit carlin venait Napoléon.

ANDRÉ DELZOU.

Fix.

draient, par quelque moyen que ce soit, une patente d'exception qui ne leur est pas due, paieront l'amende imposée, et de plus seront sujets à une peine proportionnée la nature et au mode de la fraude.

Art. 5. Les établissements sujets à la patente, doivent se la procurer dans les trois premiers jours de chaque semaine.

Art. 6. Les nouvelles papelettes d'exception, que l'on commence à délivrer depuis le lundi 24 du courant, selon les dispositions de l'édit en date du 21, pourront être demandées jusqu'au vendredi 28 juillet, où commencera la visite des établissements qui les auront obtenus.

Art. 7. Soit publié pendant trois jours.

Montevideo, 23 juillet 1843.

ANDRÉS LAMAS.

PARTIE OFFICIELLE.

LE CHEF POLITIQUE ET DE POLICE DU GOUVERNEMENT, ORDONNE :

Art. 1er. A partir du lundi 24 du courant, demeurent sans valeur et sans force aucune les papelettes d'exception de la patente extraordinaire accordées aux étrangers qui servent dans les rangs de la liberté et de l'honneur.

Art. 2. A partir du même jour, le chef politique et de police donnera de nouvelles papelettes d'exemption aux étrangers qui attesteront avec un certificat des chefs respectifs des corps auquel ils appartiennent, qu'ils sont enrôlés dans les rangs de la liberté et de l'honneur.

Art. 3. Soit publié par édit et pendant deux jours dans les journaux de la capitale

Montevideo, 21 juillet 1843.

ANDRÉS LAMAS.

AUX LEGIONS ETRANGERES.

Démonstration de la répartition des terrains offerts.

Le gouvernement de la république et les chambres ont décrété avec force de loi, que la présente guerre terminée, il serait donné en propriété et à titre de récompense aux légions française et italienne, et à tous les étrangers qui s'armèrent comme elles, VINGT LIEUX DE TERRAINS DE PROPRIÉTÉ PUBLIQUE SUR LE LITTORAL DE LA REPUBLIQUE. Remarquons en passant que c'est sur le littoral, c'est-à-dire sur les côtes de la république, où les terrains ont une plus grande valeur. Il leur a été promis également 50,000 têtes de bétail.

Laisant de côté l'examen de la répartition de ce bétail, dont le calcul est très facile, je le ferai seulement à l'égard des terrains.

Chaque lieu de terre dans le pays contient soixante cadres de hauteur et soixante cadres de base; ce qui fait 3,600 cadres en superficie ou carrés; cette somme multipliée par 20, qui est le nombre de lieues, donne un total de 72,000 cadres carrés. Eh bien! En supposant que les légionnaires étrangers soient au nombre de 3,600, chacun individu aura indubitablement pour sa part environ dix-neuf cadres de terrains. Pour peu que cela vaille, on peut calculer que chaque varre carré vaut un réal, la valeur en est beaucoup plus élevée, puisque nous avons vu M. Lafone vendre à deux réaux (argent) la varre carrée de ses terrains à la barra del Pantoso. Chaque cadre contient 10,000 varres carrés, les dix-neuf cadres font 190,000 varres, qui à un réal, présentent une valeur de 28,750 piastres; récompense magnifique assurément quand même on en diminuerait la valeur de moitié, en calculant à un demi réal la varre, puisque cela produirait encore environ 12,000 piastres pour chaque individu. Si l'on joint à cela le produit qui sera tiré d'une aussi grande étendue de terrain par plus de 3,000 hommes laborieux, la valeur monte à une hauteur prodigieuse. Chaque soldat aura obtenu cette récompense, en défendant sa vie contre les couteaux des égorgeurs, qui ont juré d'exterminer les étrangers et leurs familles; il aura de plus conquis pour toujours l'amitié et l'estime d'un peuple généreux et reconnaissant.

Ma démonstration mathématique est, j'en suis sûr, claire et vraie.

Un ami des Légionnaires.

AVIS DIVERS

A ARRÊTER.

Pour n'importe quel port de France.
Le navire français, nauf, "Parana", capi-

taino Leconte. S'adresser chez Ameys et Michaud, maison L'Alvalleja.

AVIS.

Madame R. Allain, est invitée à passer rue du Cerrito n. 78. pour avoir connaissance de quelque affaire qui l'intéresse, on ne sait pas pour l'instant sa demeure actuelle.

AVISO.

Se desea encontrar una casa con dos à tres piezas y cocina para dos personas, las que las tuviesen y gustasen alquilarlas, ocurriéndose á la calle de 25 de mayo núm. 67.

AVIS.

On désirerait trouver à louer une maison avec deux ou trois pièces et cuisine pour deux personnes, celles qui aurait en disposition ce logement comme on le désire peuvent donner renseignements rue du 25 de mai, n. 67.

AVIS.

Il y a de très belles sang-sues, nouvellement arrivées de France, dans la barberie en face de la Police.

AVIS.

Madame Chastelet, ayant transporté son magasin de la rue de los Castellanos à la rue del Rincon, n. 143, à l'honneur de prévenir le public qu'elle continuera, comme par le passé, à confectionner tous les objets de mode, remettra à neuf les marabouts; on trouvera en outre chez elle un assortiment complet de parfumeries, de mercerie et de lingerie.

AVIS.

Les personnes qui devront pour comptes, billets ou à quelque titre que ce soit, au sieur Pierre Boulicet boulanger, sont prévenues, que s'ils en payent le montant ils se verront contraints par voie de droit envers ses créanciers à payer une seconde fois.

AVIS.

L'ex-commandant des Volontaires de la Liberté, prévient tous les individus ayant fait partie dudit corps, qu'il n'a pu jusqu'à ce moment recevoir la solde qui leur est due; mais que, pour éviter leurs réclamations, il les prévient par la même voie, du jour, du lieu ou de l'heure où ils devront se présenter pour recevoir ce qui leur est dû.

Le commandant,
Adre. Barrere.

Changement de domicile.

La lithographie de l'Etat, a transféré son domicile de la rue de las Cámaras à celle du 25 de Mayo, n. 221, au 1er étage de la maison de MM. Villards et Arnaud marchands tailleurs.

La protection que le gouvernement a daigné prêter à ce nouvel établissement est une preuve qu'il n'épargnera aucun soin pour satisfaire les personnes qui désireront l'occuper en toute ce qui concerne cette profession; soin, promptitude et prix modérés.

Changement de domicile.

Madame Mortet accouchée vient de transférer son domicile de la place de la Constitution à la rue du 25 Mai, n. 121, où est le magasin de MM. Villards et Arnaud marchands tailleurs.

AVIS.

On trouvera à l'imprimerie du Patriote ré-

ni dans une foule la arcañico, lo Chant du Départ, lo Veillons au salut de l'Empire et lo Parisienno.

Une nourrice française dont le lait n'a que quinze jours, désire trouver un enfant pour nourrir chez elle, s'adresser à côté du café de l'Immortel, chez M. Jean Julien à la pasteria.

Celui qui aurait un billard et voudrait louer avec tous les ustensiles nécessaires, peut s'adresser chez M. Mathieu, rue de Buenos Ayres, n. 232 et 234.

La lithographie de monsieur Giolis a repris toute son activité, sous la direction de la dame de la maison, en attendant que lui monsieur Giolis, puisse, libre par la cessation des affaires du pays, affaires auxquelles il donne tout son temps, reprendre les rênes de la maison.

Il a attaché à cette lithographie un jeune homme capable de faire toutes les écritures et dessins pour l'impression. Ainsi, les personnes qui voudront bien continuer de donner à cette maison le travail qu'elles auront à faire dans ce genre, peuvent s'y adresser, en confiance d'être servis avec toute la ponctualité possible, attendu que cette dame s'en occupera spécialement.

ARMES DE CHASSE ET DE GUERRE.

Nous nous empressons de prévenir les amateurs que nous avons vu, chez M. Domergue Coste siné, maison L'Alvalleja, des fusils de chasse et de guerre, au moyen desquels on peut tirer 10 à 12 coups à la minute. Au moyen d'un procédé ingénieux, ces fusils qui se chargent par la culasse, se chargent comme les fusils ordinaires, dans le cas où l'on manquerait de cartouches.

Les prix de ces fusils ne sont pas plus élevés que ceux à système ordinaire.

AVIS IMPORTANT.

Maison d'éducation des demoiselles Lesueur, rue Sarandí, autrefois San Carlos, 90.

L'une de ces dames a l'honneur de prévenir les personnes qui désireraient apprendre la grammaire française et l'espagnole, l'arithmétique, la géographie, l'histoire etc., qu'elle peut disposer de quelques heures pour donner des leçons particulières à domicile ou chez elle. Le succès qu'obtiennent tous les jours les élèves de ces dames, dans leur institution, leur sont un sûr garant de la confiance qu'on voudra bien leur accorder, confiance qu'elles s'efforceront de mériter de plus en plus.

AVIS.

Maison Honore Gasparin, platero, rue del Rincon, on achete or vieux, argent et cuivre.

POUR LE HAVRE.

Partira pour la dite destination et par engagement à la fin de ce mois de juillet, le navire français Mathilde, de bonne construction et bon voilier, double et cheville en cuivre sous le commandement du cap. Bernard; ayant grande partie de son chargement arrêté. Il prendra encore quelques marchandises pour se compléter, ainsi que des passagers qui seront très bien traités. Pour les conditions, s'adresser à monsieur de Geres, rue de Buenos Ayres n. 158.

Le Gerant, Jh. REYNAUD.

Imprimerie Constitucional, Rue de las Cámaras No. 24.